

Lettre du 26 juillet 2017, écrite à San Cassiano, Italie

“Everything twists in library silence.” Tout se tord dans un silence de bibliothèque. C’est une phrase que j’ai écrite dans un calepin et que je pensais mettre dans l’exposition. Je ne l’ai pas fait, mais quand en la lisant, je pense à une classe que j’ai eu au lycée sur la vibration moléculaire qui m’avait marqué pour plusieurs raisons, l’une étant l’idée d’un mouvement ou d’une vibration contenue dans les choses les plus solides, les plus statiques en apparence. Et là, quelque chose se répercute dans ma pensée, et je me rappelle une discussion sur l’esthétique relationnelle quand j’étais à l’université, et au professeur qui demandait en quoi est-ce que le fait de regarder et de réfléchir à une œuvre statique n’engageait pas à une relation, et en quoi ce serait une relation moins enrichissante ou moins ‘vivante’. Puis je bascule vers une autre phrase rapportée, celle d’un cinéaste portugais qui dit dans un entretien que quand il voit un film qui le touche, la première chose qu’il ressent est le désir d’avoir une relation, avec quelqu’un ou quelque chose, peu importe, mais une relation. Je ne sais pas ce que vous cherchez quand vous allez au cinéma ou à une exposition, ou quand vous lisez un livre, mais je cherche quelque chose de cet ordre-là : un moment où une œuvre se met à vibrer, et où cette vibration se communique à ma pensée. Et cette communication, pour la transmettre à d’autres ou même à soi-même, pour l’articuler disons, il faut la faire passer par le crible du langage. Mais ça c’est une autre histoire, et je préfère revenir à cette idée de la relation. J’ai eu, ces derniers temps, plusieurs échanges dans lesquels on m’a parlé de la fin de certaines choses, et de l’inévitabilité d’autres. La fin de la lecture, du livre, de l’art, ou de la poésie. L’inévitabilité des nouveaux médias ou de différents aspects de ce qu’on appelle le capitalisme. Ce sont des discussions souvent frustrantes, notamment quand elles ne se rattachent qu’à des étiquettes discursives qui ne font qu’occulter le paysage qu’elles sont censées cartographier. La pensée d’une fin absolue est souvent la conséquence d’une incapacité à penser les fins, c’est à dire ce vers quoi quelque chose peut tendre, ce à quoi elle peut se lier pour produire autre chose, comme une relation par exemple. La phrase que j’ai citée de ce cinéaste portugais était dite en réponse à une question sur la portée politique du cinéma, à savoir si le cinéma pouvait inspirer ou inciter à une action politique. J’ai souvent l’impression que nous surchargeons ou déchargeons à outrance l’art de toute forme de portée, notamment en pensant l’art en termes de responsabilité. L’art devient du coup un espace fantasmé, où l’on est censé pouvoir ou échapper aux problèmes de la société, ou les confronter, les adresser, voir même les résoudre. J’en reste, quant à moi, à cette idée de relation. Quand une œuvre me touche, elle se réfléchit dans ma pensée de manière à non seulement mettre celle-ci en mouvement, mais aussi à communiquer cette même vibration, ce même potentiel d’instabilité, à ses balises et à ses repères. Et si cette communication peut ensuite donner lieu à une action, c’est en me faisant voir ou percevoir les choses autrement, par exemple, en me faisant comprendre l’importance de la lecture à l’ère de sa dissipation (non de sa disparition, mais de sa dilution de par son accélération et sa multiplication à outrance, car nous lisons plus que jamais, partout et sans cesse). Les choses se tordent dans un silence de bibliothèque mais elles détiennent et préservent la capacité de nous faire penser, parler, écrire ou agir différemment. Et c’est à nous que revient la responsabilité de déceler, traduire et communiquer cette potentialité. C’est à nous que revient la tâche non seulement de la lire, mais surtout de la traduire et de la mobiliser. Merci.